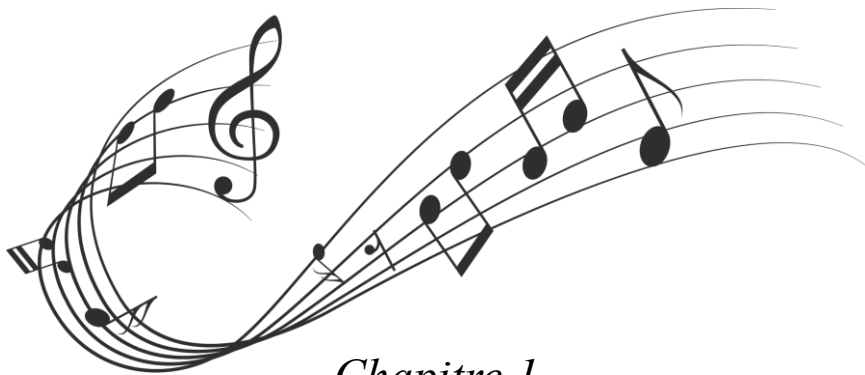




## *Chapitre 1*

### *La Faille*

*« Le réel est un tissu de vibrations, l'illusion est de croire qu'il est solide. »*  
- David Bohm

*Hôpital de Denver, 5 février 2027*

Ce fut une nuit d'hôpital comme tant d'autres, avec ses gardes interminables et ses lumières bleues qui font trembler les paupières. On s'habitue à tout : au souffle mécanique des respirateurs, à l'odeur âcre du désinfectant, à la fatigue qui brûle les yeux. Mais l'âme, elle, ne s'habitue jamais au fracas.

Dans cette clarté blafarde, Alina avançait seule, droite, le pas mesuré, sa blouse portait encore les traces du jour. Ses cheveux, attachés négligemment en chignon, laissaient s'échapper quelques mèches qui lui caressaient la nuque. Ses yeux, cernés de la veille, brillaient d'une lumière étrange, celle de ceux qui ont trop vu, trop donné. La journée avait été longue : plusieurs opérations complexes, des familles à rassurer, des vies suspendues à ses gestes. Elle n'était plus tout à fait elle-même, à ce moment-là, mais

l'instrument docile entre les mains de la Vie. Un canal silencieux par où passait la volonté de guérir.

Ce soir-là, l'air semblait différent. Plus dense.

Quelque chose, sans forme ni nom, s'était glissé entre les battements du temps. Alina sentit un picotement glisser le long de sa nuque, le pressentiment d'un danger qu'elle ne savait nommer. Pour rompre ce malaise invisible, elle décida de descendre à la cafétéria.

*Un chocolat chaud, pensa-t-elle. Et quelques minutes de répit.*

Un refuge infime avant de replonger dans le tumulte des urgences.

La cafétéria semblait hors du temps, habitée par quelques confrères et infirmières qui, comme elle, cherchaient une bulle de sérénité dans le chaos du monde hospitalier. L'air y portait l'odeur du café trop chauffé et la lassitude collective. Les murs lui donnaient l'impression de garder en mémoire les soupirs de confidences nocturnes, de ceux qui tentaient d'oublier la mort, le temps d'un sucre dissous dans une tasse. Elle se dirigea vers le comptoir et esquissa un sourire à Henry, fidèle gardien de ce havre nocturne. Cela faisait maintenant neuf ans qu'elle le connaissait, depuis sa toute première nuit de garde. Alina ne l'avait jamais vu autrement que rayonnant, toujours prêt à offrir un mot, un sourire, une étincelle d'humanité dans la lassitude des heures.

Sa présence à elle seule imposait une forme de stabilité rassurante. Sa silhouette large et ancrée se découpait sous la lumière blanche des néons, avec cette solidité tranquille de ceux qui portent sans jamais vaciller. Sa peau sombre captait la lumière avec douceur, comme si elle en retenait la chaleur, et ses mains, larges et puissantes, semblaient faites pour soutenir autant que pour créer. Pourtant, chacun de ses gestes restait d'une précision calme, presque apaisante, comme un rituel qu'il maîtrisait depuis toujours. Dans son regard passait cette bienveillance simple, sans effort, celle qui n'a pas besoin de mots pour exister. Pour Alina, il était devenu un repère, presque un ange discret qui veillait dans l'ombre.

Henry portait la tenue confortable qu'elle lui avait offerte pour Noël. Sur son tablier, on pouvait lire : « *Gardien de la sérénité* ». Lorsqu'il la vit approcher, il comprit aussitôt, à la profondeur de son regard, qu'elle avait besoin de réconfort. Sans un mot, il commença à préparer sa boisson habituelle. Le souffle de vapeur de la machine perça le silence, comme un soupire bienveillant. Il versa le lait, le chocolat, la crème, et, d'un geste attentif, dessina à la surface, un cœur de poudre cacaotée, un petit rituel destiné à lui réchauffer l'âme.

— Voilà mon interne favorite, dit-il avec un sourire qui chassait l'épuisement de l'être. Tes yeux parlent avant toi, Alina. On dirait qu'ils ont veillé plus d'une vie cette nuit.

Le parfum envoûtant enveloppa son corps d'une douceur immédiate, et elle sentit déjà les tensions s'éloigner. Le regard posé sur le cœur de cacao et le brownie, elle sourit.

— Tu sais toujours comment me ressourcer, Henry, dit-elle dans un souffle léger.

Elle inspira profondément cette odeur sucrée et dense qui apaisait son corps autant que son esprit.

— Rien d'inhabituel, reprit-elle doucement. J'avais juste besoin d'oublier le temps un instant, avant de retourner aux urgences. Et toi ? Comment est ta nuit ?

Le tic-tac discret de l'horloge accompagna leur silence. Henry la regarda avec affection, il l'avait vue grandir entre ces murs, de stagiaire hésitante à la chirurgienne confiante qu'elle était devenue. Au fil des années, il avait souvent été là, dans les nuits difficiles.

— Plutôt douce pour moi, répondit-il avec un sourire tranquille. Tu es encore de garde pour longtemps ?

Alina esquissa un sourire, mais il resta suspendu, fragile. Sa tête vint se poser dans sa main, accoudée au comptoir, le simple fait de la soutenir lui demanda déjà un effort.

— Je ne sais même plus quelle heure il est... murmura-t-elle d'une voix légèrement voilée.

Ses yeux trahissaient la fatigue, une fatigue profonde, installée bien au-delà du corps. Chaque heure passée éveillée avait laissé une trace invisible en elle.

— Je termine à huit heures. Si les étoiles sont clémentes... peut-être qu'elles me laisseront dormir un peu.

Elle eut un léger souffle, presque un rire, mais sans énergie, comme un réflexe plus qu'un élan. Elle tenait encore, par habitude, par discipline... Par ce sens du devoir qui ne lui laissait jamais vraiment le choix. À peine eut-elle fini sa phrase que deux bips secs retentirent dans le calme feutré de la cafétéria. Le son sembla trancher l'air comme une lame, ramenant Alina à la réalité du service. Elle sursauta légèrement, puis porta instinctivement la main à la poche de sa blouse.

Pendant une fraction de seconde, son corps hésita, la fatigue encore accrochée à ses épaules, puis le réflexe prit le dessus, net, précis.

L'écran du biper clignotait d'une lumière verte, les lettres s'affichant en capitales sur fond gris :

[05 FÉV 2027 – 00:33]  
CODE 2 – TRAUMATISME CRÂNIEN  
URGENCES – SALLE 4 / PATIENT PTSD  
RAPPEL POSTE 4532

Elle resta un instant immobile, lut le code. Deux bips, c'était le signal d'un trauma de niveau 2 : urgence sérieuse mais patient encore stable.

Un traumatisme crânien, et ce sigle « PTSD »<sup>1</sup> suffisaient à tout dire. Une bascule nette s'opéra en elle. La fatigue ne disparut pas vraiment. Elle recula, mise en retrait, laissant place à cette lucidité froide qu'elle connaissait trop bien. Son regard changea. Plus vif. Plus ancré. Alina but une dernière gorgée, la chaleur lui effleurant la gorge comme une caresse d'adieu. Le goût sucré s'effaça déjà, avalé par la nuit. Elle esquissa un sourire à Henry, à la fois doux et résigné, mais une lueur malicieuse passa brièvement dans ses yeux fidèles à elle-même malgré tout.

— Finalement, les étoiles en ont décidé autrement... murmura-t-elle. Le devoir m'appelle, Henry. Que ta nuit soit plus paisible que la mienne.

Puis, dans un souffle à peine audible, presque complice :

— Garde-moi une part de chocolat... au cas où je survivrai à celle-ci.

— Bon courage, Alina, répondit-il doucement.

Ses yeux la suivirent longtemps, comme s'il avait pressenti que quelque chose, cette nuit-là, allait se briser.

Dans le couloir, chaque pas résonnait davantage qu'à l'ordinaire, rythmé par le murmure lointain des machines et les voix épuisées des soignants. L'hôpital ne dormait jamais : il respirait lentement, avec ses soupirs métalliques, ses lumières agressives, et ce parfum d'humanité mêlé à une vigilance continue. Les gardes de nuit n'offraient jamais de répit, seulement des fragments de vie suspendus entre deux battements de cœur. Alina inspira profondément, resserra sa blouse autour d'elle, puis entra dans le service des urgences. La tension de l'air changea aussitôt. Ici, le temps s'accélérait ou se figeait selon le pouls des patients.

Une infirmière et un interne la rejoignirent presque aussitôt, visiblement soulagés.

---

<sup>1</sup> Troubles psychiatriques qui surviennent après un événement traumatisant.

— Docteur Morel, vous tombez bien, lança l’infirmière, la voix pressée. Le patient a chuté du deuxième étage de son appartement. Selon sa femme, il était en pleine crise psychotique.

Elle continua, le ton professionnel mais le regard inquiet. Ses mots tentaient de garder une distance que la situation brisait :

— Antécédents de stress post-traumatique, plus de suivi psychiatrique depuis plusieurs mois. Traitement interrompu, il est inconscient depuis son arrivée. Suspicion de traumatisme crânien. Nous l’avons stabilisé et immobilisé sur le brancard, on vous attendait pour la suite du protocole.

Alina hocha simplement la tête. Sa lassitude s’effaça d’un souffle, reléguée en arrière-plan. Seule restait la rigueur du geste médical.

— Très bien, répondit-elle calmement en prenant le dossier. Mettez en place le monitoring complet : scope, tension non invasive, SpO<sub>2</sub>, ECG, mise sous O<sub>2</sub>, perfusion saline. Et je veux un scanner cérébral en urgence dès qu’il sera stabilisé. Qu’on prévienne l’anesthésiste de garde également.

Autour d’elle, le service s’activa aussitôt, dans cette coordination silencieuse propre aux urgences, où chaque geste trouve sa place sans avoir besoin d’être expliqué. Elle posa la main sur son poignet, vérifia la fréquence du pouls, observa la symétrie thoracique. Le pouls battait faiblement, mais régulier. Sous la lumière blanche des néons, le visage de l’homme semblait figé dans une paix trompeuse, toutes ses guerres s’étaient réfugiées dans ses rêves. Un frisson la traversa, bref, inexplicable, glissant le long de sa colonne. À cet instant précis, quelque chose vibra dans l’air. Une tension subtile. Alina avait la sensation que le monde retenait son souffle sans qu’elle puisse en saisir la raison. Elle se pencha, ouvrit doucement les paupières du patient pour tester ses réflexes photomoteurs. Les pupilles réagirent bien à la lumière. Elle soupira, soulagée.

— Réflexes normaux, murmura-t-elle. On continue la surveillance rapprochée.

L’infirmière préparait les instruments, tandis que l’interne s’éloignait pour biper l’anesthésiste de garde. Tout semblait suivre son cours. Et pourtant, tout en elle refusait de se détendre, une tension sourde, tapie sous la surface, prête à surgir sans prévenir. Un bip s’éleva du moniteur, discret mais obstiné. Alina leva les yeux, l’attention tendue, tous ses sens en alerte sans qu’elle sache pourquoi.

Le temps sembla se dilater, étirer chaque son, chaque souffle, la réalité elle-même hésitait.

Puis... Au moment où elle se redressa, le patient ouvrit brusquement les yeux

Un regard fixe.

Vide.

Dépourvu de toute humanité.

Alina sentit son estomac se nouer, un froid brutal s'installer sous sa peau. Le bras de l'homme se leva soudain, d'un geste sec et démesuré, trop rapide, trop violent pour être anticipé. L'attache de sa sangle aux poignets avait cédé, ou peut-être n'avait-elle jamais été fixée correctement. Elle eut à peine le temps de reculer. La tablette d'instruments heurta son flanc, l'impact lui coupa le souffle, et un instrument tomba, résonnant sur le carrelage comme un glas, trop fort, trop net dans ce moment suspendu. Un cri éclata, elle ne sut jamais s'il venait d'elle ou de l'infirmière.

La douleur surgit sans ordre.

Flanc.

Crâne.

Une brûlure vive qui déchira sa conscience, suivie d'un éclat blanc qui avala tout le reste.

Puis plus rien... Le monde bascula, se dissolvant dans un brouillard étrange. Elle sentit le sol s'éloigner, ou peut-être était-ce elle qui glissait hors du monde. Son corps perdait peu à peu son ancrage. Les sons se brouillèrent, étouffés, lointains, irréels. Les contours s'effacèrent, se diluant dans une lumière incertaine. Ni peur, ni douleur, mais une suspension absolue. Le temps lui-même s'était arrêté entre deux battements de cœur. La violence ne l'avait pas seulement frappée dans la chair. Elle avait déchiré un voile invisible, une faille, une frontière, comme une couture qui se déchire. Avant de sombrer, Alina vit les aiguilles de l'horloge s'emballer... puis se mettre à tourner à l'envers. Au moment où le sang coula, une fissure invisible traversa l'air, le monde expira. Et dans ce mouvement insensé, tout son être sembla s'éclipser, happé dans une obscurité glaciale où le temps se suspendit.